



Clio. Femmes, Genre, Histoire

18 | 2003
Mixité et coéducation

Nicole Loraux n'est plus

Claudine Leduc



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/608>

DOI : [10.4000/clio.608](https://doi.org/10.4000/clio.608)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2003

Pagination : 7-9

ISBN : 2-85816-706-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Claudine Leduc, « Nicole Loraux n'est plus », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 18 | 2003, mis en ligne le 09 décembre 2003, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/608> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.608>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Nicole Loraux n'est plus

Claudine Leduc

- 1 Nicole Loraux guettait toujours avec une joie d'enfant les premiers frémissements du printemps, la lumière qui verdit et se trémousse, les chatons qui pointent leurs nez jaunes, les oiseaux qui préludent à leur vocalise. Elle s'est éclipsée un jour de sa saison préférée, sans déploiements officiels, entourée seulement de tous ceux qui l'avait aimée et ils étaient très nombreux. Mais le 12 avril, au Père Lachaise, le printemps était en retard, la lumière grise, les arbres encore effeuillés et dans le ciel frileux ne montaient que les cris des corneilles. Patrice a lu pour sa femme *L'invitation au voyage* et a rêvé pour elle d'un pays inconnu et singulier qui lui ressemblerait, d'un pays où « tout est beau, riche, tranquille, honnête », où « la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence », « où la nature est réformée par le rêve ». Il n'était pas possible de l'écouter sans souhaiter pour Nicole, de tout cœur et en toute tendresse, un là-bas à son image, lumineux et chaleureux, un infini où fleuriraient la « tulipe noire » et le « dahlia bleu », où se mêleraient les senteurs et les musiques d'un printemps toujours éclos.
- 2 Il est encore trop tôt pour parler sereinement de l'œuvre hardie et novatrice de cette très grande dame de la recherche en sciences sociales, des « voies traversières » qu'elle y a ouvertes avec une fougue irrésistible et des investigations toujours passionnées qu'elle y a faites ou dirigées. Il faut attendre que tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître et de travailler avec elle se soient résignés à sa mort et que toutes les images attachées à de petites rencontres informelles cessent de se bousculer et de faire mal. Pour ma part, il ne m'est pas encore possible d'en faire de bons souvenirs. Image la plus ancienne : Nicole, tailleur de tweed et mine réjouie, attend sur le quai de la gare de Dijon un train qui n'arrive pas. Elle n'a pas trente ans, les boucles blondes, l'œil bleu pétillant, la joue rondelette. Les propos crépitent à bâtons rompus, se font sérieux sur les problèmes que pose la traduction des poèmes de Sapho et tendres sur son école primaire, l'encrier de porcelaine blanche, la plume sergent major et l'encre violette bonne parfois à lécher. La dernière : la si vive et si brillante Nicole est prisonnière de son fauteuil, vouée depuis des années par une maladie fermement combattue, à l'immobilité et à une parole encombrée. Les propos passent désormais par une écriture tremblée et heurtée sur un calepin qui ne la quitte pas. Mais la pétulance est toujours là et la conversation court, preste et sans contrainte, semée d' éclats de rire sur les

fredaines des chats-amis et de considérations passionnément engagées sur les élections présidentielles.

- 3 Les rédactrices de *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés* tiennent à exprimer toute leur gratitude à la chercheuse renommée qui fut, dès l'origine, pour la revue une référence scientifique et un soutien. C'est au reste dans deux articles signés par elle que s'enracinent les numéros 5 et 13 : *Guerres civiles* s'ouvre avec « La guerre dans la famille » (p. 21-62) et la quête des *Intellectuelles* commence avec « Aspasia, l'étrangère, l'intellectuelle » (p. 17-42). Elles veulent plus encore se souvenir de l'effet extraordinaire qu'avait eu sur elles, qui travaillaient (ou aspiraient à travailler) sur l'histoire des femmes, mais qui n'étaient pas toutes férues de culture grecque, *Les enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes* (Maspero, 1981). Si cet ouvrage, apparemment très spécialisé, faisait d'emblée une fulgurante échappée hors du lectorat traditionnel de l'Antiquité hellénique, c'est que son auteure s'était résolument engagée sur ce qu'elle devait un jour joliment appeler des « chemins non tracés que l'on fait en marchant », sans tenir compte des frontières instaurées entre les disciplines des sciences humaines, entre les sources écrites et les sources figurées. Alors qu'à cette époque, la recherche se demandait si une « histoire des femmes » était possible, *Les enfants d'Athéna* prouvait déjà qu'il était impossible d'aborder une question d'histoire, fut-elle apparemment aussi exclusive du féminin que celle du politique dans la cité des Athéniens, sans y introduire, alors que le concept n'était pas encore bien précisé, la problématique du genre. C'est à cette conception d'une histoire sexuée et accueillante à toutes les formes de recherche que *CLIO* reste fidèle.